

Reddé (Michel), *Douch III. Kysis. Fouilles de l'Ifao à Douch. Oasis de Kharga (1985-1990)*, Le Caire, Institut Français d'Archéologie Orientale, Documents de fouilles de l'Ifao (DFIFAO) 42, 2004

Isabelle Marthot

---

**Citer ce document / Cite this document :**

Marthot Isabelle. Reddé (Michel), *Douch III. Kysis. Fouilles de l'Ifao à Douch. Oasis de Kharga (1985-1990)*, Le Caire, Institut Français d'Archéologie Orientale, Documents de fouilles de l'Ifao (DFIFAO) 42, 2004. In: *Revue des Études Grecques*, tome 122, fascicule 1, Janvier-juin 2009. pp. 219-221;

[https://www.persee.fr/doc/reg\\_0035-2039\\_2009\\_num\\_122\\_1\\_7951\\_t11\\_0219\\_0000\\_1](https://www.persee.fr/doc/reg_0035-2039_2009_num_122_1_7951_t11_0219_0000_1)

---

Fichier pdf généré le 19/04/2018

## COMPTES RENDUS BIBLIOGRAPHIQUES

---

1. REDDÉ (Michel), *Douch III. Kysis. Fouilles de l'Ifao à Douch. Oasis de Kharga (1985-1990)*, Le Caire, Institut Français d'Archéologie Orientale, Documents de fouilles de l'Ifao (DFIFAO) 42, 2004, in-4°, 258 p.

Kysis, près de l'actuel village de Douch à l'extrémité sud de l'oasis de Kharga, dans le désert occidental égyptien, était à l'époque romaine une *kômê*, chef-lieu d'une toparchie du nome d'Hibis. Le site livra, à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, lors de fouilles clandestines dans la nécropole, une série importante de papyrus, le « dossier des nécrotaphes » publié par Grenfell et Hunt, *New Classical Fragments and other Greek and Latin Papyri*, Oxford, 1897 (= *P.Grenf.* II).

Les vestiges archéologiques datent essentiellement du II<sup>ème</sup> au V<sup>ème</sup> siècle de notre ère et ont été l'objet de fouilles de l'Ifao dès 1976, sous la direction de S. Sauneron ; Michel Reddé (M.R.), directeur d'études à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes, a dirigé les campagnes menées entre 1985 et 1990. Cette publication fait suite à trois volumes parus au Caire en 1992 :

Fr. Dunand *et al.*, *Douch I. La nécropole. Exploration archéologique. Monographie des tombes 1 à 72. Structures sociales, économiques, religieuses de l'Egypte romaine*, DFIFAO 26 ; N. Baum, *Douch II. La végétation antique : une approche macrobotanique*, DFIFAO 27 et M. Reddé, *Douch IV. Le trésor. Inventaire des objets et essai d'interprétation*, DFIFAO 28. La série s'est depuis enrichie par l'ouvrage de Fr. Dunand *et al.*, *Douch V. La nécropole de Douch. Exploration archéologique. Monographie des tombes 73 à 92. Structures sociales, économiques, religieuses de l'Egypte romaine*, DFIFAO 45, Le Caire, 2005. Cependant la bibliographie concernant le site est bien plus vaste et M. R. la donne, en visant l'exhaustivité, dès son introduction, juste après avoir dressé l'historique des témoignages modernes sur le site de Douch, depuis 1818 et le Nantais Fr. Cailliaud jusqu'aux campagnes de fouilles successives de l'Ifao. Les ouvrages et articles recensés relèvent de disciplines aussi variées que l'hydrologie, la géologie, l'anthropologie, l'archéobotanique, l'épigraphie, la papyrologie (dont les cinq volumes des *Ostraca grecs de Douch* parus entre 1986 et 2001), la céramologie et les diverses autres branches de l'archéologie.

Le premier chapitre, « Topographie, territoire et urbanisme », précise les spécificités du site de Douch au sein de l'oasis de Kharga et détaille les vestiges

archéologiques : outre des habitations et une petite nécropole rupestre, un grand temple anépigraphe en brique crue et un gros *kasr* dont les murs, eux aussi en brique crue, atteignent encore parfois six à douze mètres de hauteur et qui abrite un temple en pierre, fort bien conservé, dédié à Sarapis et Isis.

M. R. justifie son estimation d'une agglomération occupant 9 à 10 hectares pour un millier d'habitants et un terroir d'une douzaine de km<sup>2</sup>, avant de se pencher sur l'urbanisme du site en s'appuyant sur le réseau viaire et les sanctuaires.

Les trois chapitres suivants présentent en détail et avec une abondante documentation (cartes, photographies, schémas) chaque fouille effectuée et leur synthèse par zone géographique : le village, le sanctuaire de Sarapis et le temple en brique.

Concernant le village, M. R. fait l'examen pièce par pièce de quatre bâtiments et dresse un bilan sur la chronologie et l'architecture de ces vestiges, dégagant trois à quatre phases distinctes, allant du I<sup>er</sup> au V<sup>ème</sup> siècle de notre ère. Charles Bonnet explique quels sont les éléments qui permettent de penser qu'un des bâtiments, initialement une maison, a pu être aménagé en église au IV<sup>ème</sup> et V<sup>ème</sup> siècle, et dresse des parallèles avec d'autres églises de cette période, dans les oasis mais aussi dans le Delta et le Sinaï. Alix Barbet fait un examen des peintures murales retrouvées dans ce bâtiment, essentiellement un fût de colonne décoré d'amphores, un autre décoré d'une couronne et des arcatures décorées de figures géométriques.

Le sanctuaire de Sarapis, situé à l'extrémité sud-est du tell, comprend un accès monumental, plusieurs pylônes, tribunes et cours, le temple de Sarapis proprement dit, construit en pierre sur un premier édifice en brique totalement arasé aujourd'hui. Un gros *kasr* en brique crue, traditionnellement appelé « fort » serait en fait un ensemble de magasins du temple transformés tardivement en lieu de garnison. Des bâtiments annexes, peut-être des magasins, n'ont pas été fouillés mais l'implantation d'une église paléochrétienne y est visible. Une petite erreur s'est glissée dans le renvoi bibliographique de la note 83 p. 171 : l'article de M. Roquet dont il s'agit est celui du *BIFAO* 78, 1978, p. 32-33 et non celui du *BIFAO* 76, 1976, p. 37-64.

Le temple en brique crue, quant à lui, se situe sur une arête rocheuse au point le plus élevé du tell, un peu à l'écart du centre urbain. Parce qu'il est anépigraphe, sa date de construction et la divinité qui y été honorée ne sont pas connues. Les seuls éléments pouvant être avancés sont la datation par le carbone 14 qui indique la fin de l'époque perse et le début de l'époque hellénistique et des inscriptions grecques, décrites au XIX<sup>ème</sup> siècle et aujourd'hui perdues, qui suggèrent l'existence à Douch d'un sanctuaire d'Amon et, peut-être, d'Horus.

Le dernier chapitre dresse un bilan de l'occupation humaine à Douch. Est d'abord rappelé que des raisons agricoles bien plus que commerciales ont dû motiver l'occupation du sud de l'oasis, dont la première période, mal connue, remonterait au milieu du troisième millénaire, mais qui ne se développe véritablement qu'à partir du V<sup>ème</sup> siècle avant notre ère. C'est l'occasion pour M. R. de discuter l'idée que Kysis était un haut lieu de passage et d'échange sur les routes commerciales de l'ouest et du sud : en l'absence de traces concrètes d'échange, notamment avec le Soudan, et d'éléments négroïdes dans la nécropole, M. R. préfère voir en Kysis moins un carrefour qu'un cul-de-sac, dont la prospérité propre explique l'affluence de population. Vient ensuite une analyse détaillée des installations hydrauliques, du parcellaire et des méthodes d'irrigation, qui

confronte les données archéologiques aux textes antiques dans le but de préciser les emplois techniques des différents termes mentionnés. Le sanctuaire fait lui aussi l'objet d'une synthèse diachronique, avec l'hypothèse que l'installation primitive aurait pu être un sanctuaire rupestre fondé autour d'une faille géologique propice au culte d'un dieu du monde souterrain, mais M. R. ne manque pas de souligner les nombreuses périodes pour lesquelles on ne dispose d'aucune donnée. La découverte du trésor de Douch montre cependant la richesse d'un sanctuaire oraculaire propre à attirer des pèlerins et atteste une tradition religieuse égyptienne colorée d'une touche méditerranéenne perceptible par exemple dans l'iconographie de Sarapis et le port d'une couronne d'or par le prêtre. Enfin, la présence de l'armée, sensible à partir du IV<sup>e</sup> siècle, est réduite à son rôle, comme partout dans l'Antiquité tardive, d'administration et de surveillance de la population, sans qu'il y ait lieu de voir dans Kysis une place forte défensive contre les peuplades nomades. M. R. conclut en relevant les quelques traces des premiers chrétiens et des signes laissant penser à un développement des activités pastorales avant l'abandon du site, sans traces de destruction, dans le courant du V<sup>e</sup> siècle.

En annexe se trouvent des « Jalons pour une histoire de la céramique romaine au sud de Kharga (Douch 1985-1990) » par Pascale Ballet, étude visant à éclairer la stratigraphie et la chronologie des zones fouillées en distinguant quatre phases, entre l'époque ptolémaïque et le Bas-Empire, dans la typologie de la céramique, tâche délicate face à une production essentiellement locale et en l'absence d'autres éléments de datation (monnaies, ostraca datés).

Cet ouvrage n'est donc pas seulement un rapport de fouilles, soigné, rigoureux, prudent et abondamment illustré (il comprend plus de 220 figures et sept plans hors texte rangés dans le rabat) mais constitue aussi une synthèse sur une installation antique dans un milieu géographique si particulier, aussi fertile que fragile. Ces premières conclusions sont destinées à être complétées par les rapports des fouilles en cours sur les sites voisins de 'Ayn Manâwir et 'Ayn Ziyâda.

Isabelle MARTHOT

2. DUBOIS (Laurent), *Inscriptions grecques dialectales de Sicile*, II. Genève, Droz, 2008, in-8°, 220 p.

La documentation épigraphique grecque ne cesse d'augmenter grâce au travail des archéologues. Cette observation vaut aussi pour la Sicile antique, si bien que L. Dubois a ressenti la nécessité de compléter le recueil publié en 1989 par ce nouveau volume. On y trouve des inscriptions nouvelles de Camarine, de Sélinonte, d'Himère, ainsi que la réédition de quelques textes déjà connus. La plupart des textes ont été gravés sur des lamelles de métal (bronze ou plomb) ; les inscriptions lapidaires sont très rares. L'objectif de L. D. est d'ordre philologique et linguistique. Chaque inscription est replacée dans son contexte archéologique et est commentée pour son écriture, pour son contenu propre, pour sa langue et ses particularités dialectales. Les inscriptions sont brèves et souvent mutilées, mais on a aussi la chance de trouver des listes de noms et une inscription d'une quarantaine de lignes, la loi sacrée de Sélinonte (publiée en 1993), qui pose de grands problèmes d'interprétation, ainsi que quelques contrats et des tablettes de malédiction. Ces documents n'apportent pas de changement de perspective sur le grec de Sicile, mais contribuent à enrichir nos connaissances de